

SARA

I

Elle avait nom Sara.

Elle était belle et jolie.

Belle comme ces filles de la légende, jolie comme une héroïne de roman.

Sa tête charmante reposait sur un cou délicieux que Rubens n'aurait pas dédaigné pour une de ses vierges. Sa taille était si petite, si petite qu'on aurait juré pouvoir l'emprisonner avec ses doigts. Ses yeux veloutés, recouverts de longs cils, faisaient rêver. Sa bouche mignonne attirait les baisers.

Tout au plus, elle avait vingt ans.

Avec sa famille, elle habitait un coin charmant d'un pittoresque village situé à quelques heures de Montréal.

A son arrivée, il y a deux ans bientôt, sa beauté fit fureur, et à mesure que le temps s'enfuyait, elle cause du délire. Comme des papillons autour d'une fleur, les jeunes gens de l'endroit tournaient auprès d'elle.

Tous soupiraient, chacun désirait.

Mais, chose curieuse, Sara ne sentit pas son cœur battre pour l'un d'eux.

Elle écoutait bien tous ces compliments avec art, mais elle n'y attachait aucune importance, pas la moindre attention.

Ce qu'il lui fallait c'était un amour discret, public, un véritable amour.

Sans l'avoir cherché, elle l'a trouvé.

* * *

Un soir, à la veille d'un orage, une diligence lourdement chargée, suivie par les clameurs joyeuses des gamins, fit son entrée bruyante dans le village un peu passé l'église, la voiture s'arrêta et un jeune homme, en descendit.

—C'est là, dit-il au cocher.

—Oui parmi ces arbres, répondit celui-ci.

Le jeune homme s'avança vers l'endroit indiqué, poussa une porte à clair-voix et alla pour entrer, quand subitement une jeune fille parut en criant :

—Voilà la diligence, Georges.

A la vue de l'étranger elle jeta un petit cri et son visage devint la couleur d'une cerise.

Lui, resta presque troublé devant cette apparition. Et d'une voix tremblante il bégaya une demande.

—C'est ici, monsieur, répondit la jeune fille, maintenant remise, Georges est dans la maison.

A peine avait-elle fait quelques pas que le frère apparut.

Tout joyeux, il s'écria :

—Ah ! enfin te voilà Arthur. Nous t'attendions avec impatience, va.

Puis, se tournant vers sa sœur ; Sara, je te présente mon plus digne ami, Arthur Durand.

La jeune fille salua avec grâce ; un nouveau charme.

Et tous trois, précédés de Capitaine, une bête qu'on aimait bien, suivirent tranquillement l'allée menant à la maison.

Le soir s'écoula rapide.

Et quand vint l'heure de se retirer pour la nuit, Sara tendit sa main à Arthur qui eut soin de la garder longtemps dans la sienne.

Toute confuse, très rouge même, la jeune fille s'enfuit dans sa chambre.

Le lendemain levée la première, elle alla cueillir des fleurs dans le jardin.

Ce fut dans cette gracieuse occupation qu'Arthur la trouva.

Sans qu'elle le vit, il s'avança vers elle et, quand il fut tout près :

—Mademoiselle, commença-t-il timidement.

Comme la veille, elle jeta un petit cri de surprise : mais elle fut plus vite maîtresse d'elle.

Sans lui en vouloir, au contraire, de l'avoir ainsi effrayée, elle adressa au jeune homme un : "Bonjour monsieur" accompagné d'un sourire où il y avait mille choses aimables. Car disons-le tout de suite, Sara trouvait Arthur charmant.

Elle y avait pensé la nuit, elle venait d'y penser.

Seulement, elle ne l'aimait pas encore, oh ! non ! mais elle ne pouvait s'empêcher de lui trouver un certain air de distinction. Sa voix, son parler, son serrement de

main d'hier soir, son maintien de maintenant étaient si sympathiques.

Cette émotion soudaine, n'était-ce pas le prologue d'un amour ? Certes oui ! puisque deux jours après tous deux commencèrent le premier acte.

Ce fut un soir, pendant un rayon de lune, qu'Arthur se penchant à l'oreille de Sara lui dit bien bas :

—Je t'aime !

Si faiblement que le jeune homme put à peine l'entendre, elle répondit :

—Et moi aussi, Arthur.

* * *

Comme des heures, des minutes, les jours s'écoulèrent pour les deux amoureux. Un matin, la veille du départ d'Arthur, Sara appela le jeune homme sur la galerie.

Le faisant asseoir à côté d'elle, elle lui montra un livre sur la couverture duquel il y avait ce titre : "Les deux fiancés."

—J'aime bien ce livre, dit-elle.

Puis, comme le jeune homme la regardait charmé :

—C'est une histoire magnifique. Veux-tu la savoir ?

—Dite de ta bouche, j'en serai heureux, répondit-il.

—Elle est bien courte. C'est un jeune seigneur qui s'éprit un jour d'une jeune fille bien belle, mais pauvre. Il l'avait rencontrée dans un voyage. Avant de laisser, elle le fit jurer devant une croix que jamais il n'aimerait autre femme qu'elle. Il jura et partit. Quelques mois après, la jeune fille apprit que son fiancé l'avait trompée. Elle pleura sa douleur et promit de l'oublier. Mais son amour vainquit sa résolution. Sans qu'il sut pourquoi, elle le fit venir et lui répéta devant la croix le serment qu'il lui avait tenu. Le jeune seigneur, touché de la grandeur de l'amour de sa fiancée, se jeta dans ses bras en pleurant, et lui demanda pardon de sa faute. Eh bien ! comment la trouves-tu ?

—Aimable, répondit simplement Arthur.

Sara resta quelque temps sérieuse, puis subitement :

—Tu m'aimes bien Arthur ?

—O ma Sara ! fit-il avec passion, pourquoi me demander cela ?

—Pourrais-tu le jurer comme le jeune seigneur ?

—Tu doutes donc de moi ?

—Oh ! non, mais une telle preuve me rendrait si heureuse.

Quelques heures après devant une croix placée à l'encoignure de deux routes, les jeunes gens s'arrêtèrent.

—Exécute ta promesse, dit Sara.

Le jeune homme se tourna vers la croix.

—Je te jure, dit-il, devant cette croix que jamais je n'aimerai autre que toi, ô ma Sara.

Le jour suivant, Arthur partit.

* * *

Les mois se passèrent.

Sara n'avait pas revu son fiancé. Aucune lettre ne lui avait été adressée.

L'avait-il oubliée ? Hélas ! oui.

Un matin que la jeune fille, toute chagrine, était accoudée à sa fenêtre, le facteur passant l'appela :

—Mamzelle, il y a une lettre pour vous.

—Bien certain ? fit Sara surprise.

—Comment donc ! la voilà.

Qui pouvait lui écrire ? Serait-ce lui ? Non ! c'est une écriture féminine.

Contrariée, peinée, elle fit sauter l'enveloppe et courut à la signature.

C'était une lettre d'une amie.

A peine avait-elle reconnu quelques lignes que son visage devint pâle et que deux larmes, deux larmes de douleur, tombèrent de ses yeux.

Elle avait lu :

"Où, chère amie, je suis heureuse, la plus heureuse des femmes. J'aime et je suis aimée. Et sais-tu par qui ? Par Arthur... par Arthur Durand qui..."

Elle n'avait pu en lire davantage.

N'était-ce pas assez pour son malheur ?

Elle pleura longtemps son amour déçu ; mais, comme elle était une femme forte, elle surmonta sa peine et ce fut une figure souriante qu'elle montra à chacun quand l'heure du dîner vint.

Elle tâcha d'oublier, les jours suivants, mais en vain. La douleur terrassa son courage. Elle fut faible, très faible.

Sa raison lui avait décidé d'oublier, son cœur la trompa.

Quand les vacances arrivèrent, elle fit inviter son fiancé par son frère.

Et quand il arriva, elle fut souriante.

A la même date, à la même heure que l'année précédente, devant la même croix, tous deux, durant une promenade, s'y arrêtèrent.

Sara prit la main du jeune homme.

Et, de sa voix pénétrante :

—M'aimes-tu encore ?

Lui, la regarda longuement.

—Eh oui, ma Sara ! dit-il.

—Autant que l'année dernière ?

—Autant.

—Mais l'autre ?

—Comment, tu sais cela ?

—Je sais tout. Je sais que tu m'as trompée, que tu t'es parjuré... Mais moi, je t'aime encore, je t'aime même plus, je t'aimerai toujours. Et toi ?

—Moi... Moi...

Il ne put en dire plus long et tout en larmes, il se jeta au cou de Sara.

—Je suis à toi pour la vie !

L'histoire des deux fiancés venait de se réaliser.

UN HORRIBLE FESTIN

Un crime des plus horribles, et qui dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir de plus monstrueux vient d'être commis dans le district de Mounh avec un raffinement de cruauté vraiment incroyable.

Un villageois venait de marier sa fille, et avait invité un grand nombre d'amis et de parents au repas de nocce qui devait se faire dehors, sur la pelouse.

Le vin commençait à peine à couler dans les coupes et la joie devenait générale, lorsqu'une troupe de bandits, armés jusqu'aux dents, parut soudainement au milieu des convives sans être annoncés.

La consternation avait paralysé tout le monde et personne n'osa résister à la horde déchainée. Après avoir dépouillé les invités de leurs bijoux, et avoir odieusement outragé la jeune mariée ; une idée infernale traversa le cerveau de ces démons à face humaine. Les détails qui suivent sont si horribles que la plume se refuse presque à les décrire.

Ils coupèrent la jeune femme par morceaux, qu'ils firent ensuite cuire dans une marmite, et sur le refus des convives de prendre part à cet horrible festin, on leur fit subir les traitements les plus cruels.

Après ce crime monstrueux les bandits disparurent comme ils étaient venus et depuis, l'on n'a plus entendu parler d'eux.

Il est vraiment étonnant que de semblables scènes se passent à une époque civilisée comme la nôtre, et on croyait que de tels faits ne pouvaient germer que dans l'esprit des romanciers.

LES DÉVOTS CHINOIS

Une bien bonne histoire de religiosité nous est rapportée de la Chine.

Fou Tchéou, en ville bien pensante, renferme une quantité de pagodes. La dévotion des faces jaunes est en rapport direct de leur nombre. Elles sont toutes consacrées à un dieu différent, lequel dieu y est représenté sous des formes variées, en modèles sculptés ou peints.

La pagode du dieu vengeur est des plus fréquentées. Le dieu vengeur a pour pouvoir de faire du mal et non de l'éviter. La faveur dont il est l'objet nous montre que les Chinois et Chinoises sont généralement animés d'excellents sentiments les uns envers les autres.

Il n'y a pas bien longtemps, le général de Fou-Tchéou —ou le titre qui en tient lieu chez les Célestes—mourut au moment où il portait à ses lèvres une tasse de thé. Les chefs militaires déclarèrent immédiatement que cette mort subite devait être imputée au dieu vengeur, et que toutes les sculptures ou peintures qui le représentaient devaient avoir, comme châtement, la tête tranchée.

Le vice-roi décida que cette sentence était juste et ordonna qu'elle serait exécutée. Le gouverneur de la ville, en grande pompe, se transporta dans le pays du dieu vengeur et commença par ordonner l'arrestation des idoles.

Avant d'arrêter les criminels, ce fonctionnaire, en homme prévoyant, leur fit arracher les yeux ; de cette façon les juges n'avaient pas à craindre, les représailles, n'étant pas vus. Une fois cette précaution prise, on procéda à l'exécution capitale.

La mort du général chinois était vengée.